

Claude Minière

## Le savoir d'un poète

« Je m'aperçois que je dois m'arrêter »  
Hölderlin, *Lettre à son frère*<sup>1</sup>

La poésie n'est pas un savoir. Cependant le poète a un savoir, que l'on pourrait dire « central », et qui, paradoxalement – mais le paradoxe n'est qu'apparent – tient à l'excentricité même dans laquelle se trouve, depuis longtemps, tout programme poétique conduit avec quelque endurance. Un poète a le savoir des *conditions de la communauté*. Et pour préciser comment ce savoir est à la fois central et apparemment paradoxal je dirais, si l'expression n'était pas aussi laide et imparfaite, qu'il vient comme « sous-produit » de l'accomplissement du programme (poétique)\*, lequel creuse littéralement le centre, ce centre serait-il vide, serait-il le vide recouvert.

Qu'a retenu Hölderlin de ses observations lors de ses marches à travers l'Aquitaine ? L'image d'« hommes et femmes qui ont grandi dans l'angoisse du doute patriotique et de la faim » (lettre à Bölenhoff, 1802). Mais n'est-ce pas d'abord l'*art*, la pression rythmique de la langue, son emportement du drame, qui dit poétiquement la vérité : « *Le transport tragique est à la vérité proprement vide* » (*Remarques sur les traductions de Sophocle*).

Ne peut-on voir toute l'œuvre de Hölderlin à travers poèmes et essais retourner et produire la question des conditions de la communauté ? Cette question est « la sienne » et elle vient de plus loin. Certes, elle se trouve nouvellement accentuée quand Dieu est mourant, quand Dieu est mort (« Peur devant la vérité, à partir du plaisir à son contact ») – mais les textes bibliques (avec leurs prescriptions reprises et modifiées et comme « tombées » de la fureur verbale), l'*Iliade* d'Homère (et le « jeu » de la colère d'Achille) ne portent-ils pas déjà sur la révélation de conditions d'une communauté, sur les conditions qui forment et maintiennent une communauté et sur la possibilité d'excès de la communauté des conditions ?

Des grands hymnes à *En bleu adorable* (« Le roi Œdipe a un œil en trop, peut-être »), aux *Remarques sur les traductions de Sophocle* (« La forme rationnelle qui se développe ici tragiquement est politique »...) et aux commentaires de neuf fragments de Pindare, qu'il traduit dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, ne peut-on ainsi voir Hölderlin associer dans sa méditation message chrétien et lecture des Grecs pour augmenter le savoir que déjette son projet proprement poétique ?

---

1. Cf. Hölderlin, *Œuvres*, Pléiade, p. 1064.

\* Disons : comme suite et issues de sa traversée.

À la traduction du fragment de Pindare qui a pour titre *De la vérité*<sup>1</sup> Hölderlin apporte le commentaire suivant : « On n’erre pas par sa propre faute, ni par un dérangement », mais à cause de la difficulté de la tâche. À propos du fragment *De la paix* (« Ce qui est public »...) il introduira une réflexion sur les lois et la nature du partage : « Avant que les lois, sainte lumière de la magnifiante paix, soient découvertes, un législateur ou un prince doit, dans le *plus déracinant* ou *plus continu* partage d’une terre natale et chaque fois selon la nature de la réceptivité du peuple, comprendre le caractère de ce partage... »<sup>2</sup>. Le commentaire du dernier des neuf fragments est particulièrement étonnant :

#### LE VIVIFIANT

Celle qui subjugué les hommes, après que  
Appris les centaures  
La force  
Du vin à la douceur de miel, tout à coup poussèrent  
Le lait blanc de leurs mains, la table, eux, au loin  
D’eux-mêmes,  
Et hors des cornes d’argent buvant  
Ils s’égarèrent.<sup>3</sup>

Hölderlin prolongera alors de cette manière : « l’eau stagnante fut repoussée par la rive plus brusque, *jusqu’à ce qu’elle acquît des bras*, et ainsi, ayant sa propre direction, d’elle-même *buvant hors des cornes d’argent*, se fit une route, adopte une détermination ». Le savoir n’est pas de la poésie, mais de la contradiction qu’elle touche et de sa dérive, de son « inutilité », de sa démesure puisqu’elle ne dit aucun « moi » qui pourrait prendre place dans la communauté qui a pour condition que soient prises des mesures. L’emportement poétique ne sert rien, mais creuse le vide au cœur de la force qui unit et disperse les hommes.

À la suite de *Le plus-haut* (le « statut », le « roi »), c’est une précision, une clarification (une mise en garde ?) que le commentateur éprouvera la nécessité de marquer : « “Roi” signifie ici le superlatif, qui n’est que le signe pour le suprême fondement de la connaissance, non pour la plus haute puissance. » Il est temps alors de revenir à l’ample période qui suivait les deux lignes de *Dauphin* : « En ce temps-là chaque être déclare sa tonalité, sa présence, la manière dont il tient en soi-même ensemble » ; « C’est la mer sans vagues, où le dauphin mobile entend encore le sifflement des Tritons, et la croissance dans les tendres plantes de l’eau. » La mer sans vagues où le dauphin mobile...

---

1. Idem, p. 967.

2. Idem, p. 968.

3. Idem, p. 971. La traduction est due à F. Fédier.